

Michel Maffesoli
Université Paris 5¹, France



Synergies Pays Riverains de la Baltique
n°7 - 2010 pp. 121-127

Résumé : Dans son article, l'auteur souligne l'importance de l'émotionnel dans nos sociétés postmodernes. Objet souvent écarté ou jugé par l'intelligentsia moderne et la doxa, l'étude des phénomènes afférents (être-collectif, imaginaire, reliance aux autres et à la nature) se doit de les qualifier - et non légiférer - à partir, entre autres, de la pluralité, du polythéisme des valeurs et du retour de l'organique qui caractérisent la postmodernité. Est articulée également l'idée que tout phénomène a priori nouveau est en fait une transfiguration, un appel à des figures du passé. Ainsi le nomadisme tribal redevient l'une des figures centrales de l'époque.

Mots-clés : Nomadisme, postmodernité, Z. Bauman, imaginaire, doxa

Abstract: In this article, the author emphasises the importance of emotionality in our postmodern societies. Often put aside or judged by the modern intelligentsia and the doxa ('common sense'), the study of phenomena triggered by it (être-collectif, imaginary, reliance with others and nature) should enumerate their characteristics and qualities - and not legislate - starting from the plurality, the dynamism of the polytheism of values, and the return of the organic, which characterise postmodernity. The idea that each phenomenon is new is also questioned by arguing that transfiguration (or the return of past figures) is behind it. As such tribal nomadism becomes again one of the central figures of our times.

Keywords: Nomadism, postmodernity, Z. Bauman, imaginary, doxa

A Zygmunt Bauman

La socialité, celle du « monde de la vie » (*Lebenswelt*) ne se réduit pas à un social se déduisant par simple raisonnement. Elle repose sur le partage des images. Pour reprendre ce terme qui, selon M. Weber, caractérisait la communauté, ce qui est en jeu est de l'ordre de l'émotionnel.

L'émotionnalité échappe à l'injonction morale. Elle repose sur un « socle anté-prédicatif, pré-catégoriel », fondement même de cette « paideia » continue à laquelle Zygmunt Bauman (2009 : 204) nous a rendu attentif². Les théâtralités corporelles se vivant au jour le jour dans les rituels vestimentaires, ou s'exprimant d'une manière paroxystique dans les nombreuses « parades » urbaines soulignent un « *ordo amoris* » (M. Scheler) où prédomine un fort sentiment d'appartenance. L'idéal communautaire a besoin de symboles extérieurs, d'images partagées pour traduire la force qui, intérieurement, le structure. Mais la vitalité de ces archétypes, pulsion inconsciente s'il en est, s'exprime très souvent d'une manière *anomique*. Les mythes, contes et légendes sont traversés par l'ombre. Cette part obscure se retrouve dans le « travail » sur le corps contemporain. Et le succès du tatouage, du « piercing », tout comme celui de Harry Potter ou du Seigneur des Anneaux ne manque pas d'invalider le *jugement de valeur* et l'analyse moralisatrice.

Il y a, en effet, quelques difficultés, pour l'intelligentsia moderne à se contenter d'un *jugement de fait* : dire ce qui est, ce qui se voit, ce qui « s'imagine ». Habitée qu'elle est à apprécier le bien et le mal à partir de ce que l'on peut appeler le « fantasme de l'Un » : Dieu Un, la Vérité Une, la Finalité, le Sens de l'Histoire, et autres majuscules ignorant la pluralité de la chose humaine et le polythéisme des valeurs. Difficulté à saisir les conséquences d'un « *ordo amoris* » renaissant, l'impact d'une atmosphère dionysiaque dont l'orbe tend à s'étendre de plus en plus.

Reconnaître qu'il y a dans le corporéisme et l'imaginaire ambiants une impulsion vitaliste alliant le matériel et le spirituel. L'intellectualisme ou le rationalisme, encore, dominant, du moins institutionnellement, s'est toujours employé à séparer les différentes sphères de l'humaine nature. Fidèle à l'injonction biblique (Dieu sépara la Lumière des Ténèbres), la raison a peur de ce *holisme* où l'envers et l'avvers se conjuguent harmonieusement.

Or, le propre de la vie organique repose sur la richesse d'une telle conjugaison. Ainsi tout comme « l'esprit du vin » est en constante relation avec la matière (terroir, cépage), il existe une subtile alchimie dans le travail sur le corps : habillement, phénomènes de mode, exacerbation des différences, et la constitution d'un esprit commun, d'une *reliance imaginaire*.

On peut même dire que dans les interstices du paraître s'opère une expérience de l'être collectif. Ce qui affleure à la surface, tel un idéogramme, est un inconscient archétypal auquel tout un chacun communie. Le signe devient symbole, et fait surgir l'autre côté, immatériel, des choses.

C'est bien cette alchimie on ne peut plus subtile, et combien mystérieuse qui échappe à ce que Paul Valéry nommait la brutalité du concept. Tout à sa recherche « *deprofundiste* », recherche d'une soi-disant profondeur, d'une essence de la réalité, d'un « noumène » au-delà du phénomène, il ne voit pas dans l'efflorescence de *ce qui est* la marque d'un plaisir et d'un désir d'être-ensemble au travers de ce qui se donne à voir et, donc, se donne à être.

Karl Jaspers fait référence, dans nombres de ses analyses, à la « communication existentielle » comme fondement de toute culture. J'ajouterai que celle-ci est toujours, en son moment fondateur, *anémique*. Elle contrevient aux normes établies, elle renoue souvent avec des valeurs anciennes. Elle est choquante, voire provocatrice en ce qu'elle n'obéit plus aux injonctions, communément admises, de la vie sociale. Mais sans vouloir la canoniser *a priori*, une telle anomie ne laisse pas d'être instructive pour ceux qui font de la lucidité une marque de la noblesse d'esprit.

Le retour de l'organique dans la vie de nos sociétés, c'est-à-dire à cette conjonction de ces choses opposées que sont l'âme et la matière, en appelle à une *pensée organique*. Je veux dire par là une attitude phénoménologique qui sache, en prenant en compte les images, qualifier avant de légiférer. Le souci des dénominations exactes étant, on le sait de longue mémoire, le fondement même de la nécessaire organisation sociale. Mais celle-ci ne peut pas se faire à *contresens*.

Ainsi que le rapporte la sagesse chinoise, Tseu-lou dit à Confucius : « le seigneur de Wei se propose de vous confier le gouvernement. Quelle est à votre avis la première chose à faire ? L'essentiel est de rendre correctes les désignations » (Bauman, 2009 : 144)³. Voilà bien ce qui souligne l'importance du bon usage des mots. Très précisément pour ce qui concerne le gouvernement des esprits, c'est-à-dire cette capacité à s'ajuster à l'état des mœurs. Celle-ci est, toujours, quelque peu magique. Mais elle seule donne sa véritable légitimité, sa valeur spirituelle à quelque pouvoir que ce soit : politique, économique ou symbolique.

Pour le dire familièrement, « coller » à l'esprit du temps nécessite, dès lors, de prendre ses distances vis-à-vis de la *doxa* dominante, cette « opinion » plus ou moins docte dont la frilosité ou la lâcheté est le moteur essentiel. « Retourner la coquille » conseillait Platon (*République*, 521c), révolution du regard qui soit à même de comprendre, sans préjugés, l'importance des effervescences contemporaines, et d'en mesurer les effets.

Ce qui implique que l'on sache rompre avec ce que l'on pourrait appeler le « pélagianisme » moderne. Le moine Pélage déniait la tâche originelle peut-être considéré, qu'on le sache ou non, comme le fondateur de la pédagogie rationaliste qui s'est progressivement imposée dans l'organisation sociale du monde occidental. Fondateur, dès lors, du moralisme et du conformisme social, pour lesquels la part d'ombre de l'humaine nature, celle qui fait appel au sensible, va être, inéluctablement, dépassée. Moralisme pédagogique faisant de la société, puis de toutes ses instances spirituelles (université, presse, édition) une immense *manufacture* d'employés au service d'une idéologie entrepreneuriale dominée par un utilitarisme/rationalisme omniprésent. Relevons en contrepoint l'ironique remarque de Zygmunt Bauman : « qui peut dire, alors qu'on en sait rien, quel numéro va sortir au prochain tirage de la loterie de la vie ? »⁴.

Et c'est bien celui-ci qui ne semble plus être une chose admise sans discussions. L'expérience du vivant outrepassa la simple logique marchande et quantitative. Au « pélagianisme » officiel répond, souterrainement mais d'une manière têtue,

une sorte de quiétisme insolent. C'est cela même qui s'exprime dans le port du voile ou dans l'exhibition des nombrils et autres hauts de fesses. Il y a dans ces provocations, apparemment contrastées, en fait très semblables, l'expression du refus d'un monde uniquement marchand et rationnel. L'expression d'un non-conformisme, parfois inconscient, parfois, au contraire, bien maîtrisé. Le désir de ne plus se plier à une logique de la *séparation*, mais au contraire de comprendre la réalité comme un tout où l'image a sa place. On est là au cœur même du nomadisme postmoderne.

Les éthiques particulières induites par un tel non-conformisme relient matérialisme et spiritualisme. Et, comme en d'autres étapes d'effervescence culturelle, cela crée une sorte de réalisme magique laissant pantois l'ensemble des observateurs sociaux. « Hommes théoriques » (Nietzsche), ceux-ci ont bien du mal à saisir la fringale de vie en ses aspects incarnés.

Incarnation que l'on retrouve dans les fanatismes religieux, mais aussi dans le débridement des sens de toutes les occasions festives chères aux diverses tribus postmodernes. Dans chacun de ces cas se trouve en présence de véritables « *parades amoureuses* », à forte composante amicale, où la séduction a une large part. C'est presque en termes olfactifs qu'il faudrait poser le problème social, tant la sécrétion est importante. Au travers du voilement du corps ou de son dévoilement on assiste à des danses, plus ou moins frénétiques, par lesquelles tout un chacun s'emploie à communier dans une expérience de l'*être-collectif*.

Il faut bien le dire, grâce à l'image partagée, de telles *copulations mystiques* échappent, largement, au jugement moral. Elles mettent à mal une vision du monde d'essence contractuelle, puisque aussi bien l'individu rationnel et maître de lui, protagoniste du « contrat social » moderne, tend à se perdre, on pourrait dire à se *consumer*, dans la communauté dont il est, en tous points, tributaire. L'idéal moral est bien outillé pour gérer l'individu rationnel. Il est impuissant devant le (re)surgissement des imaginaires tribaux.

C'est bien un tel glissement auquel il convient d'être attentif : l'âme collective tend à prévaloir contre l'esprit individuel. De diverses manières on a pu montrer l'étroite relation existant entre le rationalisme cartésien et le *logocentrisme* qui en était la conséquence⁵. Ce « je pense » souverain constitutif de soi et du monde et manufacturant la société semble submergé par un « surcroît » de jouissance.

L'exacerbation du corps individuel dans le cadre d'un corps collectif renvoie à une autre forme du lien social à forte composante *lococentrique*. C'est, en effet, l'espace qui prévaut. Espace du corps propre que l'on travaille à loisir, que l'on habille pour la prière, que l'on pare pour le plaisir, que l'on mutile pour une jouissance douloureuse. Territoire du corps tribal que l'on s'emploie à conquérir et que l'on défend contre toutes formes d'intrusion. Dans tous les cas, espaces symboliques générant et confortant le lien. C'est cela que l'on peut appeler la « *reliance imaginale* ».

J'ai souvent signalé ce glissement du *logocentrisme* vers le *lococentrisme* en rappelant qu'il est des époques où le *lieu fait lien*. Glissement qui en appelle à

une attitude non judiciaire. À dépasser notre habituelle tendance à analyser en termes de « bien » ou de « mal ». Qui devrait nous inciter à constater en quoi les phénomènes qui peuvent paraître anormaux, et qui certainement le sont par rapport aux normes établies, peuvent être considérés comme les *indices* (index) les plus sûrs pointant une nouvelle socialité en gestation. Socialité où ce que j'ai appelé le territoire flottant à sa place, celle où le nomade redevient un élément structurel.

Ce n'est pas la première fois que de tels indices font signification. Parmi la multiplicité des exemples historiques, on peut rappeler lorsque les historiens de l'art ou les philosophes de la vie religieuse analysent la rébellion des moines de Cîteaux contre ce que ceux-ci considéraient être l'atténuement des règles par l'abbaye de Cluny, ils relèvent que « l'ordre des formes correspond à l'ordre de l'esprit ». Et qu'en appelant à une nouvelle éthique communautaire, les cisterciens vont créer des « formes » nouvelles, où celle-ci puisse s'épanouir⁶.

Éthique plus proche de la nature, de la simplicité des relations, *Reliance* renouvelée et épurée par un dépassement des lois artificielles issues de la sclérose et des pesanteurs institutionnelles. Éthique qui avait pour ambition de restaurer la ferveur originelle et l'édification du corps monacal afin de mieux réaliser la vocation monastique. Et, *symbole* important, cela va se faire en portant une *vêtue* nouvelle signifiant, ainsi, l'union mystique projetée.

En son sens strict, l'art cistercien est une *culture* nouvelle s'opposant à une *civilisation* appauvrie. L'architecture, la décoration, l'apparence sont, dès lors, comme autant d'expressions d'un esprit commun et d'un être-ensemble toujours et à nouveau vivant.

On peut extrapoler les leçons de cet exemple, en montrant que toute instauration nouvelle est une *transfiguration*. Elle en appelle à d'autres figures en lesquelles l'idéal communautaire se reconnaît et se complait. Il est aisé de voir en quoi les pratiques contemporaines obéissent à une logique semblable. Les « formes » qu'elles emploient peuvent être, certes, transgressives, elles n'en sont pas moins fondatrices si on sait les apprécier pour ce qu'elles sont et non pas pour ce que l'on aimerait qu'elles soient.

Si je fais, ici, référence à un exemple religieux c'est qu'il est, en effet, frappant de voir que ces nouvelles formes de socialité sont d'une part traversées par l'intensité propre à la religiosité, et d'autre part expriment une débordante intensité dans le rapport à l'autre, et ce grâce aux images partagées. Intensité et densité qui, *présentéisme* oblige, tout en étant éphémères n'en sont pas moins réelles.

L'attitude « contemplative » qui prévaut sur la pulsion politique, propre aux générations précédentes, le fait que l'intuition dans les rapports sociaux prend le pas sur les associations réfléchies (parti, syndicats), le fait de privilégier toutes les occasions de « transport » (transports festifs, effervescences diverses), tout cela crée une atmosphère spécifique où le sujet substantiel qui, dans la tradition occidentale, nous était familière, n'a plus grande importance. Le subjectif tend à céder la place au « trajectif » (G. Durand). C'est-à-dire à la *connaissance*

directe de l'intime liaison de toutes choses. Le terme de « trajet », ou celui de « transitivité » traduit bien le changement épistémologique en cours, celui redonnant au nomadisme une importance capitale dans la structuration sociale. Trajectivité qui est à la base de la « correspondance » de toutes choses.

Correspondance holistique, intuitive reliance aux autres et à la nature environnante, tout cela se traduit, trivialement parlant, dans le fait « d'être transporté », de « s'éclater » ou d'avoir le « feeling ». La liste est longue de ces expressions exprimant le dépassement d'une logique discursive, et soulignent la calme violence du flux vital. On peut, certes, s'en offusquer. Il n'en reste pas moins que *l'impératif catégorique* de la morale établie laisse, de plus en plus, la place à la mise en pratique de petites libertés interstitielles où domine une forme de joyeux immoralisme. C'est bien cela « *l'ordo amoris* » (M. Scheler) cause et effet des multiples extases sociétales.

On peut rapprocher cela des intuitions de Bergson (1932 : 445) : le passage du statique au dynamique, du clos à l'ouvert, d'une vie routinière à la vie mystique. Mais, comme le rappelle Bauman (2009 : 48) la « fluidité » est objet de crainte. Cela éclaire bien, théoriquement, toutes ces situations empiriques où la *formule* conceptuelle (politique, sociale) cède la place à une *forme* opératoire. Une forme communautaire où tout un chacun ne cherche plus sa singularité, n'affirme plus sa spécificité, mais s'emploie, concrètement, à ne plus faire qu'un avec l'objet qui lui ou auquel il appartient. Une forme reposant, essentiellement, sur l'image en ce qu'elle a de fluide, de mouvant, de dynamique.

Voile islamique, kipa juive, foulard Hermès, dessous Calvin Klein, on pourrait à loisir multiplier les signes et les marques, qui peuvent être considérés comme autant de manifestations du sentiment d'appartenance. *Stricto sensu*, « on en est » de cela même que l'on affiche comme un emblème de reconnaissance. Même, et surtout, si une telle affirmation provoque ou choque ceux qui « n'en sont pas ». Le nombril mis à nu d'une manière « sexy », la circoncision religieuse, tout comme le « piercing » intime favorisent les extases communielles. Ils sont comme autant de rituels anodins ou exacerbés par lesquels les micros tribus contemporaines expriment leurs *affinités électives*. Par lesquels elles transfigurent un quotidien dominé par une logique marchande, en une réalité spirituelle qui s'abritant, parfois, derrière le masque de la transcendance n'est pas moins, toujours, profondément, *humaine* : ce que je vis, avec d'autres ici et maintenant.

Pratiques incarnées, incarnation qu'il faut comprendre en son sens précis : plaisirs de la chair, mortification de la chair, la différence est de peu d'importance, comme moyens de redire l'importance du corps individuel dans le cadre du corps collectif. *Corps mystique, corps imaginal*, en tout cas qui ne se reconnaît plus par les mécanismes de l'abstraction rationnelle, mais qui tend à s'affirmer dans l'organicité des groupes émotionnels.

En inversant l'adage populaire, l'habit fait le moine. La « vêtue », qu'elle soit sur ou dans le corps, devient ainsi hiéroglyphe. Signe sacré faisant participer à une sorte de *transcendance immanente*. Pierres vivantes d'un temple immatériel où l'on se « sent » bien. Construction symbolique où tout en semble fait corps.

Demeure réelle ou virtuelle assurant protection et réconfort. Les passionnés des jeux informatiques le savent bien qui recherchent, éperdument, dans les réseaux d'internet une forme de communion et qui, ainsi, créent des communautés non moins « réelles » que les regroupements sociaux, donc rationnels, proposés par la société. En ce sens, les pseudos utilisés sont comme autant de marques sur le corps propre permettant d'intégrer un corps collectif. Il y a là, souvent, une « addiction » indéniable. Mais celle-ci ne fait que signifier une ivresse collective : laisser sa trace dans la tragique impermanence du donné mondain.

Cela nous invite à suivre le *signe de piste* du nomadisme tribal contemporain fait paradoxalement d'*enracinement* et d'exil. Du désir d'être et vivre *ici*, tout en ayant la nostalgie de l'ailleurs. Ne faut-il pas voir dans ce paradoxe la faillite d'une morale rationnelle de l'assignation à résidence, d'une existence close sur elle-même et, dans le même temps, l'émergence d'une éthique dynamique alliant les contraires ? Le corps et l'esprit, la raison et le sensible, l'intellect et l'imaginaire. C'est bien cela qui donne à penser l'éternité comme « objet de désir greffé sur l'instant » (Bauman, 2009 : 198 ; Maffesoli, 2000). Instant éternel comme symbole de l'éternelle jeunesse du monde !

Bibliographie

- Bauman, Z. (2009). *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?* Paris : Flammarion.
- Bergson, H. (1932). *Les Deux sources de la morale et de la religion*. Paris : F. Alcan.
- Davy, M. M. (1945). *Saint Bernard*. rééd. 1990. Paris : Félin.
- Focillon, H. (1938). *Art d'Occident, le Moyen-Âge roman et gothique*. Paris : A. Colin.
- Gens, J.C. (2003). *Karl Jaspers*. Paris : Bayard.
- Granet, M. (1968). *La Pensée chinoise*. Paris : Albin Michel.
- Janicaud, D. (2003). *Heidegger en France*, tome II. Entretiens avec J.P. Faye. Paris : Albin Michel.
- Maffesoli, M. (2000). *L'instant éternel*. Paris : Denoël.
- Maffesoli, M. (2004). *Le Rythme de la vie*. Paris : La Table Ronde.
- Moulin, L. (1984). *La Gauche, la Droite et le péché originel*. Paris : Lib. des Méridiens.
- Scheler, M. (1996). *Six essais de philosophie et de religion*. Ed. Universitaires de Fribourg.

Notes

¹ www.michelmaffesoli.org

² Sur « l'ordo amoris », cf. M. Scheler (1996 : 63).

³ Cf. aussi M. Granet (1968 : 362) et les références à Karl Jaspers in J.C. Gens (2003 : 380).

⁴ Sur un tel « pélagianisme », cf. L. Moulin (1984).

⁵ Cf. par exemple D. Janicaud (2003). Cf. aussi M. Maffesoli (2004).

⁶ Cf. M. M. Davy (1945 : 71). Cf. aussi Focillon (1938 : 159).